

www.e-rara.ch

Un mois en Suisse ou souvenirs d'un voyageur

Sazerac, Hilaire

A Paris, 1825

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 10279

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-29417>

Né dans un pays sauvage, [...].

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

UN MOIS EN SUISSE.

Né dans un pays sauvage, au milieu d'un peuple courbé sous la verge d'un oppresseur, un seul homme, fort de la pureté de ses intentions, de l'énergie de son caractère, parvient à réveiller ses compatriotes du repos honteux dans lequel ils gémissaient : il leur enseigne leurs droits, ceux qu'ils tenaient de la nature, ceux que la justice devait leur conserver ; il leur apprend quelle puissance peut naître de leur union, quel bienfait la liberté leur promet ; à sa voix, au cri d'indépendance et d'amour de la patrie que fait entendre sa bouche, une population armée se lève soudain ; impétueuse dans sa fureur, elle brise le joug humiliant qui pesait sur elle, et, dirigée par son libérateur, elle recouvre les droits que le despotisme lui avait ravis !

Cet homme extraordinaire, c'était Guillaume Tell, né à Burglen (1). Il avait reçu de la nature une âme ardente et fière, un courage que rien ne pouvait ébranler. Il joignait l'adresse à la force : nul ne savait mieux que lui manier un arc pesant, décocher un trait et diriger une barque sur les flots du lac, au milieu des vents déchaînés.

Rodolphe venait de mourir ; Albert, son successeur, fier de ses immenses héritages, et se confiant dans sa toute-puissance, veut que partout on cède à son pouvoir absolu, et qu'un joug plus lourd soit imposé aux habitants des cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald. Gesler, féroce autant que lâche courtisan, est chargé par le jeune empereur d'aller porter ses ordres souverains aux laboureurs de ces contrées. Gesler, à l'exemple des hommes de son espèce, croit plaire à son maître en ajoutant à la rigueur de ses instructions. Ce n'est pas assez pour lui de la soumission de ces peuples, il veut les avilir en les abreuvant d'humiliations. Il s'arrête au projet stupide de forcer les habitants d'Uri à courber leur front devant son propre bonnet. Ce bonnet, attaché à l'extrémité d'un mât élevé,

(1) Gendre de Walther-Furst, d'Attinghausen, l'un des plus illustres défenseurs de la liberté, Tell fut lui-même maire de Burglen.

est offert aux respects de tous dans la place d'Altorf. Les plus timides, les femmes, les enfans le saluent; mais Tell l'a vu, Tell l'a regardé avec dédain, et aussitôt son noble orgueil appelle sur lui la vengeance de l'indigne gouverneur. Il est condamné, placé à plus de cent pas du but, à décocher un trait pour enlever une pomme que, par un raffinement de cruauté, l'infâme Gesler a fait placer sur la tête du fils du généreux Helvétien.

C'est ce trait de la vie du héros, de son courage et de son adresse que l'on voit encore peint grossièrement sur les murs d'une tour qui, dans la place d'Altorf, s'élève où fleurissait le tilleul où fut attaché le fils de Guillaume Tell (1).

Altorf est plein des souvenirs de cet homme célèbre: son nom est sur tous les monumens, dans toutes les bouches; les vieillards, les femmes, les enfans ne le prononcent qu'avec une vénération que l'on partage aisément quand on prête l'oreille à leurs récits naïfs, quand on observe l'enthousiasme qu'il inspire aux peuples de ces cantons. Mais nous retrouverons en d'autres lieux des monumens de la gloire de Tell. Qu'il me soit donc permis de revenir un moment sur mes pas, après avoir payé mon tribut au héros de la liberté helvétique.

Le pont de Pfaffensprung (2), ainsi nommé parce que, dit-on, un moine, ravisseur d'une jeune et jolie fille, franchit d'un saut les roches escarpées sur lesquelles ce pont est jeté, mérite une mention particulière. Il est formé d'une seule arche de 90 pieds de largeur, et domine un précipice au fond duquel la Reuss bouillonne avec fureur. De ce pont on découvre les scènes les plus sublimes et les plus effrayantes, et je ne crois pas qu'aucun lieu de la Suisse présente autant d'horribles beautés que celui-là. Ce pont, comme beaucoup d'autres, passe, parmi les simples habitans de ces vallées, pour être l'ouvrage de l'esprit des ténèbres. Tout ce qui leur semble extraordinaire, au-delà des forces humaines, est attribué par eux à un pouvoir surnaturel. On s'étonne qu'un peuple, généralement plein de bon sens et de lumières, se plaise à entretenir ces vieilles croyances, ces traditions absurdes. Il faut pourtant avouer qu'elles ont un charme local qu'il est impossible de définir.

A mesure que l'on pénètre dans la vallée, en s'éloignant du pont de Pfaffensprung, elle devient plus agréable et plus jolie; elle s'étend, elle s'élargit, tout y prend l'aspect de la vie et de la fécondité; les montagnes abaissent

(1) Ce tilleul subsistait encore en 1367; c'est-à-dire environ 250 ans après la mort de Tell.

(2) Le Saut du Moine.



Lith. de Langlois

A. Piquet del

ÉBOULEMENT DU MONT ROSSBERG.





mollement leurs contours jusque dans la plaine , et sont couronnées de forêts et tapissées de gazons verdoyans. Au milieu de ces bouquets d'arbres, on voit des habitations charmantes , des troupeaux errant çà et là sur l'herbe fraîche et parfumée. Aucun tableau champêtre ne peut offrir autant de charme ; jusqu'à Altorf, on l'a sans cesse sous les yeux.

A vingt minutes d'Altorf, se trouve le petit village de FLUELEN, situé sur le bord du lac des Waldstettes. Malgré la violence du vent et la force de la pluie, nous prîmes une barque en ce lieu pour nous conduire à la chapelle de Guillaume Tell.

Pendant le trajet, nos rameurs ne manquèrent pas de nous entretenir encore de leur héros. L'impitoyable Gesler, déçu dans son attente, après le triomphe que Tell devait à son adresse et à son sang-froid, le fit charger de fers. Cependant les sombres cachots de la prison d'Altorf ne rassurent point encore l'inquiète fureur du despote ! Ses ordres sont donnés, et dès que la nuit est venue, Guillaume Tell est jeté dans une barque qui doit le conduire à Küssnacht, forteresse où, dans l'ombre, l'indigne Gesler se plaît à faire souffrir mille morts à ses victimes. Lui-même, entouré de nombreux satellites, monte l'esquif sur lequel le pâtre de Burglen est courbé sous le poids de ses chaînes. Sans défense, tristement résigné, il n'espérait plus revoir la douce lumière du soleil, ni le visage chéri de sa femme et de ses enfans. Dans sa douleur, ses yeux étaient fixés sur la vaste étendue des flots..... Son carquois et son arbalète étaient placés à la poupe, près du gouvernail. La barque s'avancait tranquillement sur les eaux presque immobiles du lac; elle approchait du petit rocher d'Axenbergl: tout-à-coup une tempête furieuse et terrible se déchaîne; les rameurs aux abois, effrayés d'une mort presque inévitable, entourent le gouverneur, et lui disent que Tell peut seul les sauver d'un danger si pressant. Le farouche Gesler cède aux instances de ses gardes; les liens de sa victime sont brisés; Tell se place au gouvernail, mais tout en manœuvrant avec habileté, il cherche sur le rivage quelque pointe où il puisse s'élancer. Il découvre un rocher applati, il crie aux rameurs de manœuvrer rapidement jusqu'à ce rocher, et quand par un prompt effort ils y sont parvenus, le héros invoque la miséricorde de Dieu, saisit son arc et ses flèches, et s'élance sur la cime aplatie, rejetant d'un pied vigoureux la barque loin du rivage, sur les abîmes du lac (1). C'est sur ce rocher (2) que depuis on a bâti la chapelle (3) dont la situation est extrêmement pittoresque, et dont je pris

(1) Schiller, tome V, page 255.

(2) Il a pris le nom de Tellensprong.

(3) Trente et un ans après la mort de Guillaume Tell.

un fidèle croquis, malgré l'agitation des eaux, qui n'étaient pas moins tumultueuses peut-être que la nuit où Tell s'échappa si miraculeusement des mains de son bourreau. Quelques-uns des rochers voisins de cette auguste chapelle, s'élèvent perpendiculairement à une hauteur infinie, et semblent de hautes murailles construites avec cette régularité et cette symétrie qui distinguent en général les ouvrages de l'homme.

Sur la rive gauche du lac, et presque à son extrémité, on découvre le GRÜTLI. C'est une prairie escarpée au pied du Sélisberg. On y voit encore une maison ombragée d'arbres fruitiers, que l'on dit avoir été celle où se rencontrèrent Werner Stauffacher, Erni Anderhalder, et Walther Furst, dans la nuit du 17 novembre 1307, accompagnés de leurs amis, et où ils jurèrent ensemble de rendre la liberté à leur pays opprimé par la Maison d'Autriche. Aucun autre monument n'arrête l'œil du voyageur dans ce lieu où le ciel fut pris à témoin des sermens qui liaient ces généreux conjurés; mais cette cabane éveille de si grands souvenirs, elle est l'objet d'un respect si vrai, qu'il est permis de penser qu'un autre monument inspirerait à ces peuples moins d'enthousiasme et moins de vénération.

Non loin du Grütli, et à l'endroit où le lac, faisant un angle droit, se dirige vers STANZ, on remarque un rocher tout-à-fait isolé, et qui, d'une élévation considérable, a la forme d'un obélisque; on dirait que la nature a voulu placer elle-même un monument triomphal en ce lieu, comme pour perpétuer la mémoire de l'heureuse délivrance de la Suisse.

Nous descendîmes quelques instans avant la nuit à BRUNEN, où la Mouetta vient se jeter dans le lac des Waldstettes; Brunen est un dépôt considérable des marchandises qui doivent être expédiées en Italie.

De Brunen nous nous rendîmes à SCHWITZ, chef-lieu du canton de ce nom; mais l'obscurité ne nous permit pas de jouir des beautés du pays que nous parcourûmes.

L'église de Schwitz est remarquable par son élégante simplicité et le caractère de son architecture. A l'extérieur comme dans l'intérieur, tout annonce les soins que les habitans donnent à cet édifice. Les Suisses se montrent libéraux pour tout ce qui peut contribuer à la conservation et à l'embellissement de leurs temples, dont quelques uns sont décorés avec une pompe extraordinaire.

La situation de Schwitz, au pied du Mythen et au fond d'une plaine fertile, est agréable et pittoresque. Les maisons sont dispersées, bien bâties, et présentent des masses charmantes. On nous a parlé des cimetières de Schwitz, des fleurs que l'on y cultive, mais nous n'avons point pris le temps d'aller visiter nous-mêmes ces lieux consacrés par la piété et la douleur à la mort.

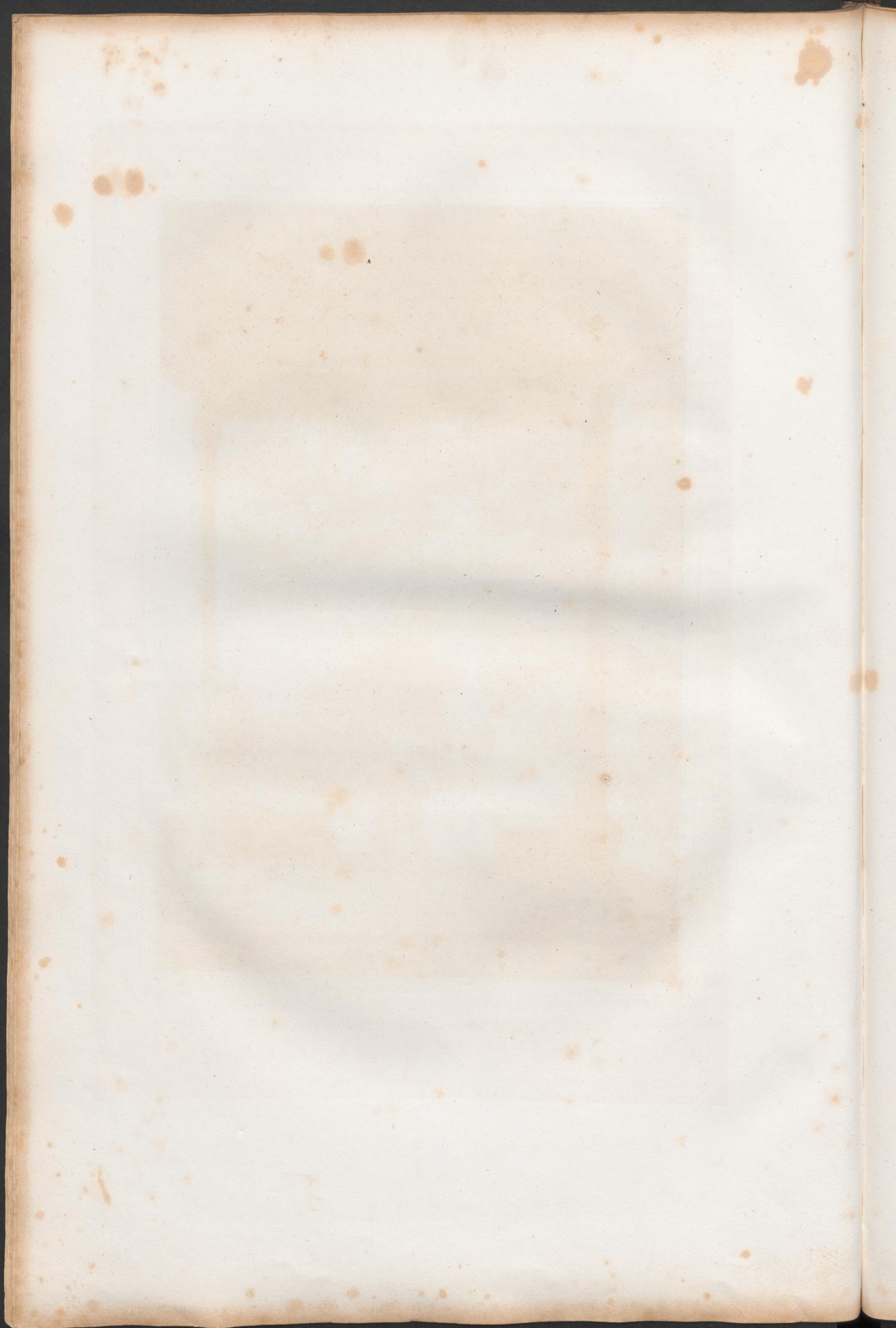
Les habitans de ce canton forment l'un des peuples les plus intéressans



Ed. Pinget.

Lith. de Langlume.

LE DÉFILÉ DE KUSNACH.



de la Suisse allemande. Les soins de la vie pastorale et les détails de l'économie alpestre composent uniquement leurs occupations journalières. Je ne ferai point le récit des combats dans lesquels ces peuples déployèrent tant de valeur et tant de constance contre nos soldats ; l'histoire a retracé ces faits d'armes, et je ne veux point, au milieu de ces riants paysages, arrêter mes pensées sur ces sanglantes querelles dont l'humanité ne peut que gémir, quelle qu'en puisse être la cause.

Après avoir visité à Schwitz plusieurs peintres de paysage très distingués dans leur art, et qui m'ont accueilli avec une extrême obligeance, je résolus d'aller au Righi, du sommet duquel on découvre un immense pays et des tableaux aussi variés que sublimes. On verra que cette promenade n'eut pas l'agréable résultat que j'en attendais.

Le temps était sombre et pluvieux, les nuages semblaient descendre jusque sur les prairies, et toute la nature paraissait en deuil. Déjà nous éprouvions l'effet de cette triste décoration, lorsque la vue des énormes débris du Rossberg, qui dans sa chute écrasa en 1806 plus de trois cents victimes, nous affligea davantage encore.

Nous nous éloignâmes bientôt de ce lieu de désolation, et nous atteignîmes en quelques instans les bords du charmant petit lac de Lowertz. L'un des îlots riants qu'il entoure de ses eaux est habité par une pauvre femme échappée miraculeusement à la grande catastrophe du Rossberg.

Habitante naguère du village de Goldau, elle gardait ses troupeaux sur la pente du mont Rossberg, à peu de distance de Steinerberg ; une affreuse détonnation frappa soudain son oreille. Avant qu'elle en pût deviner la cause, elle fut jetée loin de là par une violente secousse. Revenue d'un long évanouissement, ne reconnaissant point le lieu où elle se trouvait, elle se crut d'abord abusée par un songe funeste, mais les douleurs des meurtrissures dont son corps était couvert, ne la laissèrent pas long-temps dans l'erreur. Les cris de ceux qui accouraient en vain au secours des victimes, le son lugubre du tocsin qu'on sonnait dans les villages voisins, tout lui apprit bientôt son malheur. Goldau n'existait plus ; d'horribles décombres le couvraient entièrement ! Un frère dont elle était tendrement aimée, les troupeaux qui faisaient leur unique fortune, la chaumière où ils avaient reçu le jour, tout avait disparu. L'excès de la douleur aliéna sa raison. Cependant un autre frère lui restait ; il était au service de la France. Au premier bruit de ce désastre, il accourut auprès de sa sœur ; ses soins pieux, sa tendresse prévoyante, ont rendu la raison à cette infortunée. Ensemble ils vieillissent dans cette île qu'ils ont reçue en don de l'autorité locale. On remarque encore sur les traits de cette intéressante créature l'empreinte de la stupeur et du désespoir dont elle fut frappée au moment de la catastrophe. Tous les détails

qu'elle me donna avec la plus touchante naïveté, m'ont été confirmés depuis par des témoins irrécusables.

Le champ de MORGARTEN, deux fois fameux par les batailles qui s'y livrèrent, et où les Suisses défendirent victorieusement leur liberté attaquée, n'est pas éloigné du lac de Lovertz. Cependant je résistai au désir de visiter ces lieux célèbres, parce que cela m'écartait trop de l'itinéraire que je m'étais tracé.

Nous reprîmes donc notre route en silence au travers des vastes débris du Rossberg. Après avoir dépassé le village d'ART, nous côtoyâmes la rive gauche du lac de Zug, et portâmes nos pas vers KUSSNACHT. A l'endroit où l'on va quitter le lac, s'élève encore une chapelle consacrée à Tell. C'est dans le défilé où elle se trouve qu'il attendit Gesler, et délivra la Suisse de son oppresseur (1), en lui décochant un trait qui le frappa d'un coup mortel. Rien n'est plus riant, plus gracieux que le chemin qui d'Art conduit à ce défilé : des arbres, chargés dans cette saison des fruits les plus beaux, ombragent les sentiers, et laissent entre leurs rameaux féconds des échappées délicieuses, dont malheureusement la pluie, triste compagne de notre promenade, nous déroba en partie les beautés.

De la chapelle, où nous avions cherché un abri contre les torrens que le ciel épanchait sur nous, nous gagnâmes le village de Küssnacht en moins d'une heure. Il est situé au pied du Righi, dans le fond d'un golfe que forme le lac de Lucerne. Les nuages épais dont le ciel était voilé nous cachèrent constamment les cimes du Righi, au pied duquel nous marchâmes pendant long-temps, toujours entourés de brouillards qui formaient, entre la montagne et nos regards, un impénétrable rideau.

Arrivé, par le sentier le plus escarpé, au sommet de ce mont fameux dont les peintres et les voyageurs ont donné de si pompeux tableaux, j'eus le regret de n'y rien voir des magiques décorations dont je m'étais fait d'avance une idée merveilleuse. Les brouillards s'obstinèrent à me cacher ce beau spectacle. Triste et découragé, je revins à Küssnacht où je n'arrivai qu'à la nuit.

Le lendemain, dès l'aube du jour, je m'embarquai pour LUCERNE. Dirigée par une jeune batelière et son père, tous les deux adroits et vigoureux rameurs, notre nacelle légère volait plutôt qu'elle ne naviguait sur les eaux limpides du lac dont les bords sont enchanteurs. Des coteaux mollement arrondis, des arbres majestueux, des habitations champêtres, entourées de noyers sé-

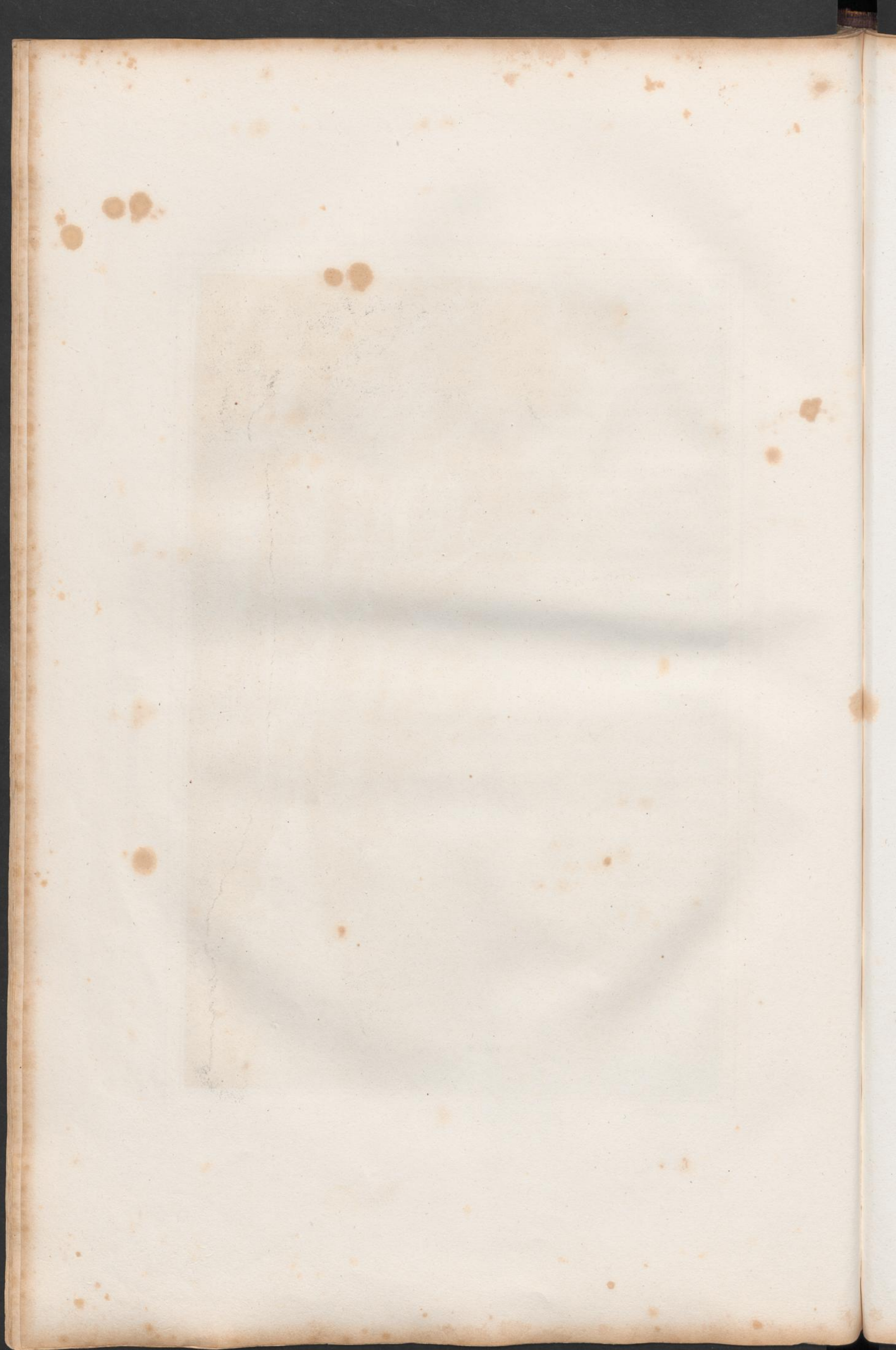
(1) Le 18 novembre 1307.



J. B. Goussier del.

HABITATIONS DE PÊCHEURS.
Val de Lucerne.

J. B. Goussier sculp.



culaires, forment un ensemble charmant sur la rive opposée au Righi; l'autre présente un aspect plus sauvage : ce sont de sombres forêts, de noirs sapins dont le feuillage lugubre se réfléchit dans les eaux du lac et lui prête ses teintes austères.

Dans ce trajet, je ne pus enrichir mon album d'aucun croquis; mais, grâce à l'obligeance de nos pilotes, qui s'aperçurent de la contrariété que j'en éprouvais, j'eus bientôt lieu de m'en consoler. Ils nous firent descendre près de leur propre cabane, où nous bûmes tous avec délices du lait qu'ils nous offrirent dans des vases de bois brillans de propreté et d'une forme élégante. Je pus ensuite à loisir dessiner plusieurs points de vue admirables; mais celui de tous les tableaux que je dessinaï avec le plus de plaisir, fut la famille même de notre hôte. Sept ou huit petits enfans, beaux comme le printemps, l'assaillirent à son arrivée; sa fille, leur charmante sœur, voyant que j'essayais de conserver les traits de ce groupe intéressant, vint s'asseoir auprès de moi; mais aussitôt, à ma prière, prenant ses habits de fêtes, son large chapeau de paille orné de fleurs et de rubans, sa croix d'or et sa ceinture ondoyante, elle se mêla parmi ses frères, et rendit ainsi cette scène plus aimable encore. Jamais *séance* ne m'a fait plus de plaisir, jamais *modèles* n'ont posé avec tant de grâce et de naturel.

A la prière de l'innocente Lisbeth (c'était le nom de la jeune batelière qui, à seize ans, avait toute la fraîcheur de son âge), je fis à la hâte une copie de son portrait très ressemblante. Elle me confessa qu'elle le destinait à un jeune habitant des bords du lac, auquel sa main était promise. Je fus véritablement ému de la naïve confiance de cette jeune fille, et de la joie qu'elle laissait éclater en songeant à la surprise agréable qu'elle causerait à son amant. Je ne crois point qu'aucun des éloges qu'aient pu m'attirer quelquefois mes faibles essais, m'ait jamais autant flatté que la reconnaissance expansive de cette jeune villageoise.

Je m'étais oublié si délicieusement auprès de cette honnête famille, que le jour touchait à son déclin quand, conduit par de nouveaux rameurs, j'arrivai à Lucerne. La Reuss partage la ville en deux parties; ses ponts sont d'agréables promenades d'où l'on a d'admirables points de vue. Celui d'Im-Hof, qui a plus de treize cents pieds de longueur, et celui de Kappel, qui en a mille, doivent particulièrement fixer les regards du voyageur. Des tableaux suspendus aux toits qui les couvrent, rappellent les événemens les plus célèbres de l'histoire de l'Helvétie. Ces peintures, quoique grossières, plaisent vivement à ceux qui s'intéressent à la gloire d'un peuple énergique et vertueux, qui dut à sa constance, à ses efforts, son repos et sa liberté. Mais d'autres tableaux non moins variés, non moins intéressans, où la nature a distribué toute la richesse de sa palette, toute la pompe de ses conceptions,

viennent à tout moment éblouir les yeux satisfaits. Là, c'est le verdoyant Righi, dont les formes élégantes se réfléchissent dans les eaux du lac; ici, c'est le Pilâte sauvage et sombre; partout, ce sont les Alpes, s'élevant en amphithéâtre, et dont les formes aériennes terminent mystérieusement tous ces beaux points de vue.

Des curiosités que renferme Lucerne, aucune n'a plus fixé mon attention que la carte géographique en relief, ouvrage du général Pfyffer; elle représente une partie de la Suisse, avec une exactitude vraiment étonnante; le plus petit sentier, la colline la moins élevée, le monument le plus obscur, une croix, un rocher, tout s'y trouve indiqué avec une précision admirable. On regrette, en contemplant cet ouvrage précieux, que nos savans ne se soient pas occupés à donner de notre belle France des plans dans le genre de celui qu'on doit au général Pfyffer. Cette manière de présenter aux yeux tout un grand pays, est plus frappante cent fois que des lignes tracées sur une carte avec la plus minutieuse attention. Le parent du général Pfyffer, qui, héritier de son nom, l'est aussi de son obligeante politesse, nous donna sur ce travail curieux des explications du plus haut intérêt. En consultant cette ingénieuse carte, le général Lecourbe y découvrit un passage qu'il avait ignoré jusqu'alors; il y conduisit son corps d'armée, tourna Souwaroff, et le défit complètement.

M. Pfyffer, à qui je demandai quelques détails sur l'éboulement du Rossberg, nous dit que son illustre parent avait prédit, quinze ans d'avance, cette horrible catastrophe. Savant naturaliste, il avait souvent visité la crête de cette montagne, et les crevasses profondes et verticales qu'il y remarqua devinrent pour lui l'indice certain du malheur qu'il annonça, et qui est arrivé presque à l'époque qu'il avait indiquée. Malgré ses fréquens avis, les habitans s'endormirent dans une fatale sécurité, dont ils devinrent plus tard les déplorables victimes.

L'hôtel-de-ville, l'arsenal, où l'on montre avec orgueil les bannières triomphantes de l'Helvétie mêlées aux dépouilles de ses ennemis, méritent d'être visités. Les églises, d'une architecture gothique, sont les seuls édifices remarquables de Lucerne. Plusieurs cabinets sont riches en tableaux et en objets d'histoire naturelle. Arrêté dans le magasin d'estampes qui n'est pas une des moindres curiosités de cette ville, je pus me venger des brouillards qui m'avaient, sur le Righi, dérobé la vue de ses riches alentours. On me montra le panorama du Righi, et j'y contemplai sans obstacle toutes les beautés dont mes regards avaient été privés. Toutefois ce petit dédommagement n'a pas entièrement dissipé mes regrets.

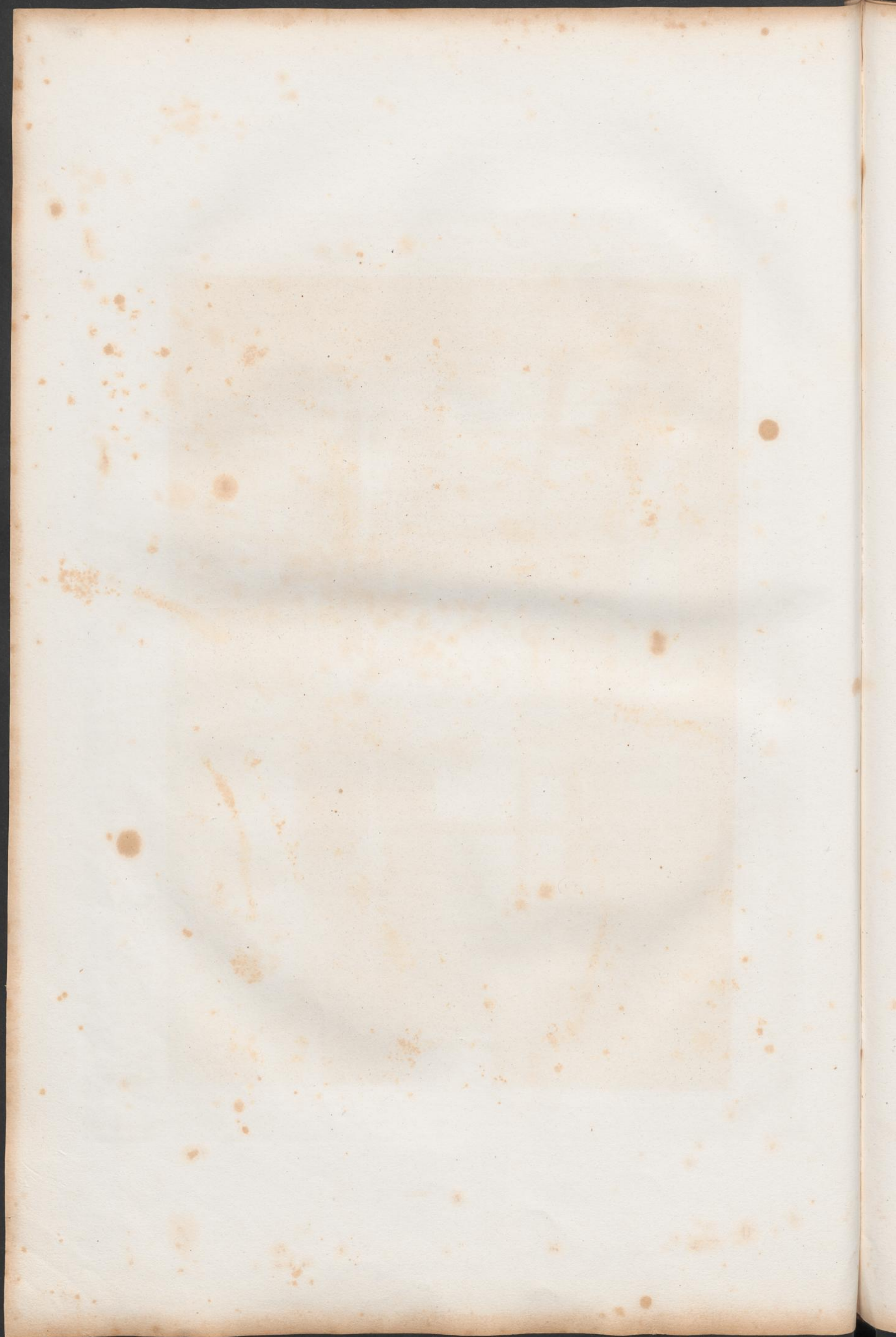
Les promenades aux environs de Lucerne sont charmantes; j'aurais désiré les visiter toutes, mais le terme de mon *congé* approchait, et j'étais obligé



C. Breyer del.

INTÉRIEUR D'UNE HABITATION,
près le Lac de Lucerne

Lith. de Langemann



d'être avare de mon temps. Cependant je fis une excursion à SEMPACH (1), qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Champs immortalisés par le dévouement d'un seul homme, d'un grand citoyen, de l'illustre et courageux Winkelried, vous redirez, comme aujourd'hui, aux âges futurs tout ce que le noble amour de la patrie inspira de sublime à l'âme d'un patriote! Des siècles se sont écoulés, et votre poussière, où se mêla jadis le précieux sang des défenseurs de l'Hélie, n'a pas cessé d'être sacrée pour les amis de la justice et de l'humanité.

Les champs d'Austerlitz, de Friedland, où se vidèrent de si grandes querelles; ceux de Waterloo, où une nation trop souvent calomniée ne céda qu'avec gloire à l'Europe coalisée contre elle, rappelleront sans doute toujours de grands souvenirs; mais ils seront moins beaux, ils intéresseront moins les cœurs généreux que ceux qui planent encore sur les champs de Sempach, où la tyrannie de l'Autriche, dont la domination fut dans tous les temps, pour les vaincus, si cruelle, si pesante et si inquiète, reçut d'un peuple libre le châtimeut qu'elle méritait.

Revenu de Sempach à Lucerne, je voulus voir le monument consacré à la mémoire des Suisses qui, dans l'horrible journée du 10 août, versèrent inutilement leur sang pour la défense d'un roi citoyen. Ce monument est digne de son objet par son auguste simplicité. C'est un lion colossal qui, percé d'un trait mortel, tombe en le défendant encore, sur l'écu royal de France. L'artiste créateur dont le ciseau a donné la vie à cette figure, a su tirer un parti fort ingénieux des localités. Que d'autres monumens de ce genre ne s'élèvent plus à l'avenir! Que d'autres victimes aussi pures que Louis XVI ne tombent plus sur le sol ensanglanté de notre beau pays! Que d'autres orages politiques ne mettent plus en péril ni le trône ni la France, et que les prérogatives du diadème, comme les droits du peuple, soient à jamais respectés de tous!

Parti de Lucerne dans l'après-midi, après avoir terminé quelques croquis, celui entr'autres de la vue des cabanes de pêcheurs qui habitent les bords du lac des quatre cantons, et celui de la décoration intérieure de l'une de ces maisons, je m'embarquai au petit hameau de WINKEL, pour me rendre à STANZ, et de là dans la vallée de Sarnen. Il est impossible de décrire tout ce que cette courte navigation offre de charmes. On a sans cesse sous les yeux les mouvemens variés des Alpes, qui se développent de la manière la plus gracieuse, et dont le miroir du lac réfléchit

(1) Les Suisses triomphèrent des Autrichiens à Sempach, en 1380.

tous les contours et tous les accidens. La magie des plus habiles pinceaux, l'élégance, les richesses du style le plus brillant, ne peuvent rendre qu'imparfaitement ces beautés admirables, ces grandes harmonies de la nature; et l'art, dans ces lieux plus que dans aucun autre, reconnaît que, malgré ses efforts et ses ressources précieuses, il ne peut que rester au-dessous des tableaux enchanteurs qu'une main invisible et puissante a créés sur ces rivages.

La navigation, sur le lac des quatre cantons, est souvent périlleuse. Le trajet d'Altorf à Brunen, passe, parmi les pilotes de ce canton, pour être le plus dangereux: les vents du soir augmentent les difficultés de ce passage; mais les autres parties de ce lac, aussi singulier que romantique dans ses embranchemens, n'offrent rien de tel: on y vogue paisiblement, sans crainte et sans obstacle. La jolie petite ville de Stanz est entourée de montagnes aux contours arrondis. De gras pâturages, des arbres magnifiques en forment l'élégante décoration, et donnent d'avance une idée de la couleur et du caractère des beaux paysages de la vallée de Sarnen.

Rien de plus délicieux que cette vallée; il faut savoir gré à MM. Daguerre et Bouton de l'avoir préférée (malgré l'aveugle prévention des voyageurs qui négligent de la visiter) au Grindelwald et à la vallée de Lauterbrunnen, où les étrangers, dans leur admiration de commande, vont s'entasser et se disputer à prix d'or une misérable place dans une auberge encombrée de gens et d'animaux de toute espèce. Les pinceaux de ces artistes dont la célébrité est devenue européenne, se sont, il faut en convenir, montrés les rivaux de la nature: ceux qui, n'ayant pas pu visiter la Suisse, ont vu leur diorama de la vallée de Sarnen, peuvent se faire une idée bien exacte et bien positive des aspects de cette contrée (1).

L'église du village de SACHSLEN que l'on rencontre à une lieue de Sarnen, est bâtie en pierres bleues. Les colonnes et les cintres sont en marbre noir. Cette église est d'ailleurs, dans sa décoration intérieure, d'une magnificence extrême. C'est là que se trouvent les restes du vertueux Nicolas de Flue, dont j'avais vu le portrait dans la salle du conseil à Sarnen. Derrière un tableau de l'autel qui s'abaisse à volonté, on montre le squelette de ce vénérable personnage, revêtu d'habits somptueux dont toutes les échancrures sont enrichies de broderies d'or, de pierres précieuses, de riches reliquaires. Hommages de la piété des fidèles, tous ces brillans orne-

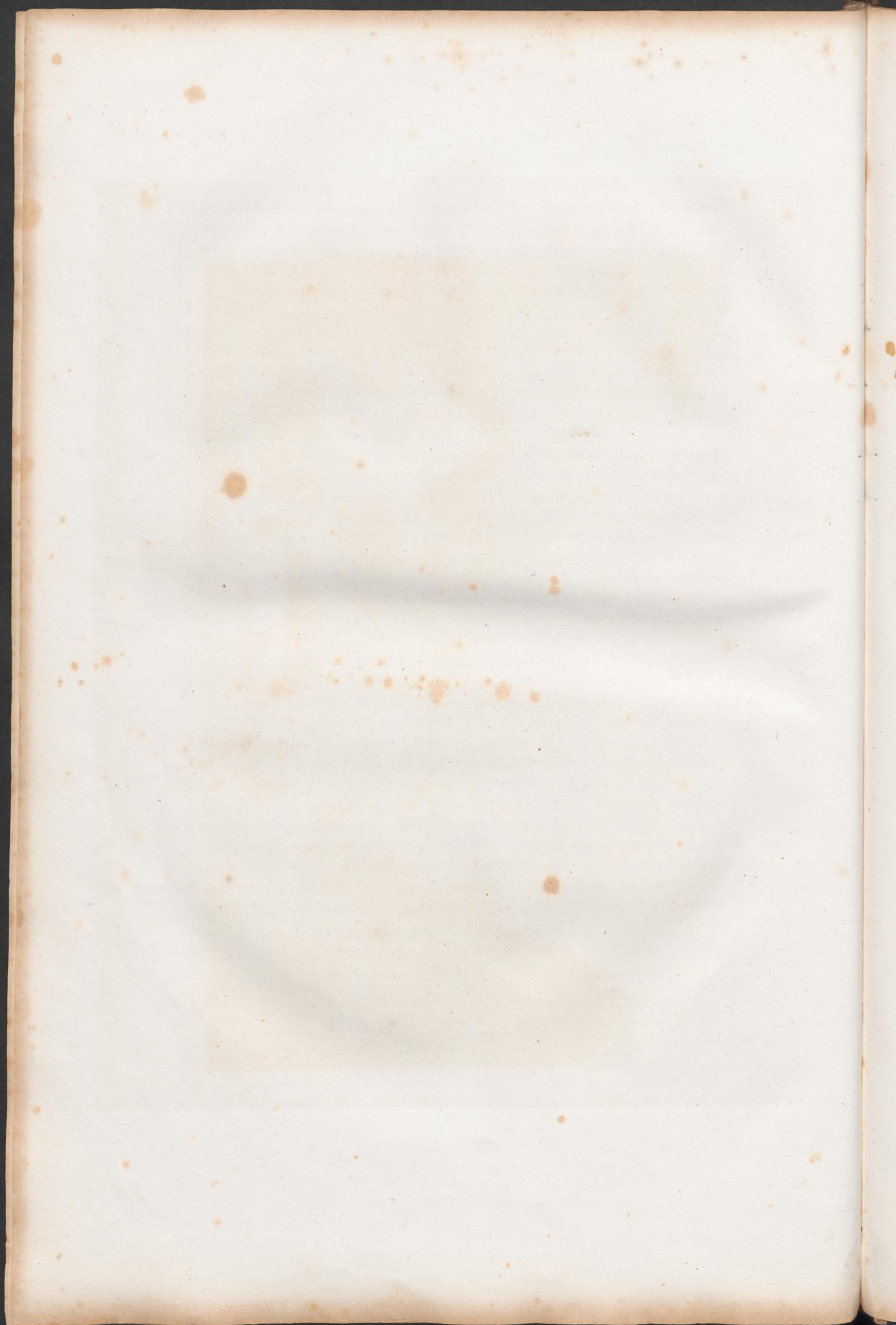
(1) Parmi les croix d'honneur distribuées par la munificence du Monarque aux Artistes de l'École Française, il n'en est point qui aient été plus glorieusement acquises que celles dont sont décorés MM. Daguerre et Bouton.



C. Bueget del.

Lith. de Langlois.

LA PLACE DE SARNEN.



mens ne feraient qu'ajouter à l'horrible laideur de cette tête de mort, si le souvenir des vertus de l'homme auquel elle a appartenu, ne la couvrait d'un voile qui rend ces reliques également respectables aux hommes de toutes les religions. Dans une autre partie de l'église, la robe du cénobite est exposée à la vénération des dévots qui, de là, vont en pèlerinage visiter l'hermitage que le saint s'était construit lui-même dans la déserte vallée de Mesch. Une chapelle a été bâtie dans le lieu où il mourut, et sa cabane y est enclavée. Les pèlerins en emportent journellement des fragments nombreux (1).

Les bords du lac de Sarnen offrent de toutes parts des tableaux champêtres et gracieux, dont rien ne peut donner une juste idée. Les rives de celui de Lungern ne sont pas moins agréables. C'est un tableau plein de fraîcheur et de calme qui repose doucement les yeux. Nous voulions aller jusqu'au Brunnig, mais la nuit nous contraignit à faire halte au village de LUNGERN.

Déjà les jours moins longs annonçaient l'approche de l'automne; pour ne pas perdre un seul moment, je mettais en ordre, le soir à notre arrivée dans les auberges, les dessins faits, et les notes recueillies dans les divers lieux où nous avions passé. Tandis que je m'occupais de ce travail à Lungern, une dame anglaise, jeune et belle, vint s'asseoir à côté de moi, et ses observations sur les beautés agrestes de la Suisse, sur les mœurs de ses habitants, me parurent aussi fines que profondes. C'était le sixième voyage qu'elle faisait dans ces contrées; elle prétendait n'avoir pas tout vu, ni avec assez de détail. Quelle critique innocente elle faisait ainsi d'avance de mon travail, et de l'espèce d'audace qu'il y a de ma part à le publier!

Notre hôte était un excellent homme, à la franchise duquel je dus la connaissance d'une friponnerie assez commune parmi les guides de ce pays, et dont le mien, le nommé Conrad, se gardait bien de ne pas faire usage. Quoiqu'il n'eût, en partant de Berne avec nous, que *douze francs* d'argent, il payait fort généreusement son écot dans les auberges où nous nous arrêtions, et son écot, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, devait être d'un assez haut prix, car il n'épargnait ni le vin ni la bonne chère. J'avais remarqué que maintes fois il me forçait de m'arrêter dans un lieu plutôt que dans celui où je voulais aller; que même il me détournait de ma route pour me conduire à tel ou tel gîte; cela me contrariait, mais je n'osais m'en plaindre. Je n'osais pas non plus lui manifester mon étonnement de ce que ses *douze francs* eussent pu suffire à payer les copieux repas et les nombreuses libations qu'il avait déjà faits. J'appris le secret du métier par l'aubergiste de Lungern. Non-seulement c'était ma bourse qui pourvoyait aux excès de table que faisait le brave Conrad, mais

(1) La porte de cette cabane a été déjà renouvelée trois fois.

encore on y puisait pour lui accorder, sur *l'hospitalité* qui nous était donnée à grands frais, une *honnête rétribution*. M. Ebel, si instructif dans les renseignemens qu'il donne aux voyageurs dans son vocabulaire, me semble avoir oublié celui-là. Je remerciai de son avertissement l'honnête aubergiste, et je renvoyai Conrad, que je remplaçai par un autre guide qui ne fut ni meilleur ni plus fidèle. Puisqu'en signalant la friponnerie de mon guide je parle de la probité de l'aubergiste de Lungern, j'en veux prendre l'occasion de rendre également hommage à celle de notre hôtesse de Lucerne, chez laquelle nous avons trouvé autant de politesse que d'honnêteté, et à celle du maître de la grande auberge, sur la place de Sarnen (1). Tous trois méritent la confiance des voyageurs. Leur habitude est de les bien servir, sans se croire dans l'obligation de les rançonner.

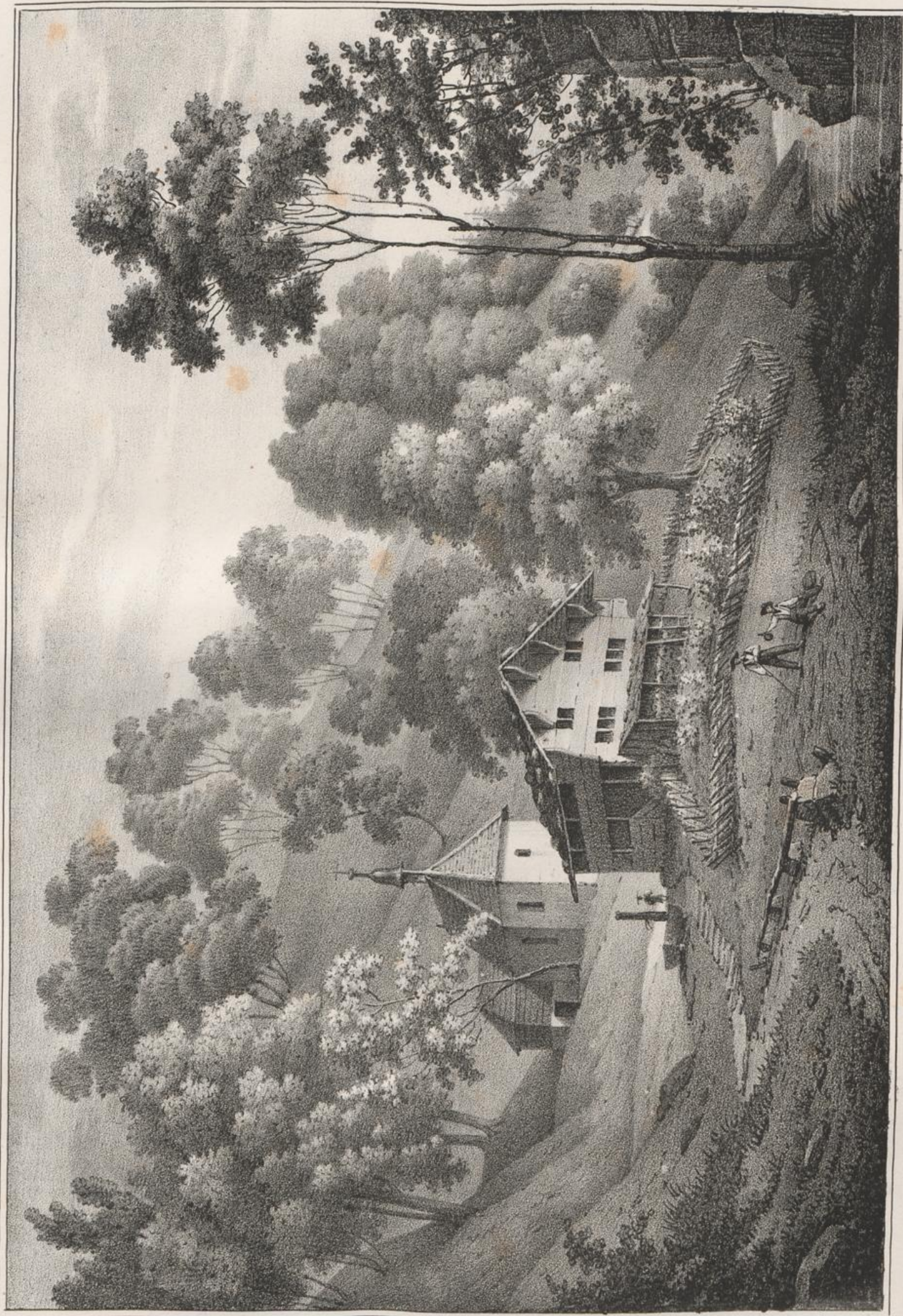
Le passage de Brunnig n'a rien de remarquable; mais dès qu'on a franchi le col de cette montagne, un vaste et riche pays s'ouvre devant vous. C'est la belle vallée du Hasli dont le sol est fécond, dont les aspects sont enchanteurs, et où tous les plus singuliers accidens de la nature réunis forment un spectacle sublime qui étonne les regards et provoque l'admiration des voyageurs les plus indifférens. Une population remarquable par ses formes athlétiques, par la douceur de son langage, et surtout par son ardent amour pour la liberté, habite cette vallée.

En franchissant les débris de rochers nouvellement écroulés, on découvre, de l'autre côté de la vallée, la magnifique cascade d'Oltzchi, dont la chute perpendiculaire semble n'avoir pas moins de six cents pieds de hauteur.

Un chemin que les fréquens débordemens de l'Aar, auxquels l'insouciance des habitans n'oppose aucun obstacle, rendent pour ainsi dire impraticable, conduit à BRIENZ. Les chanteuses de ce village sont justement renommées, et nos *dilettanti* de la place Favart auraient sans doute une admiration moins exclusive pour tous les chanteurs en *i*, que l'Allemagne, Londres et même quelques coins de la Gascogne leur envoient, s'ils avaient entendu les belles voix de ces chanteuses alpestres.

On est ici sur la terre classique des cascades. Comment toutes les nommer? Comment toutes les décrire et les peindre? Leurs merveilles confondent la pensée du naturaliste, et intimident le dessinateur le plus exercé. Malgré les éblouissemens que m'a causés la vue du Reichembach, j'ai tâché de

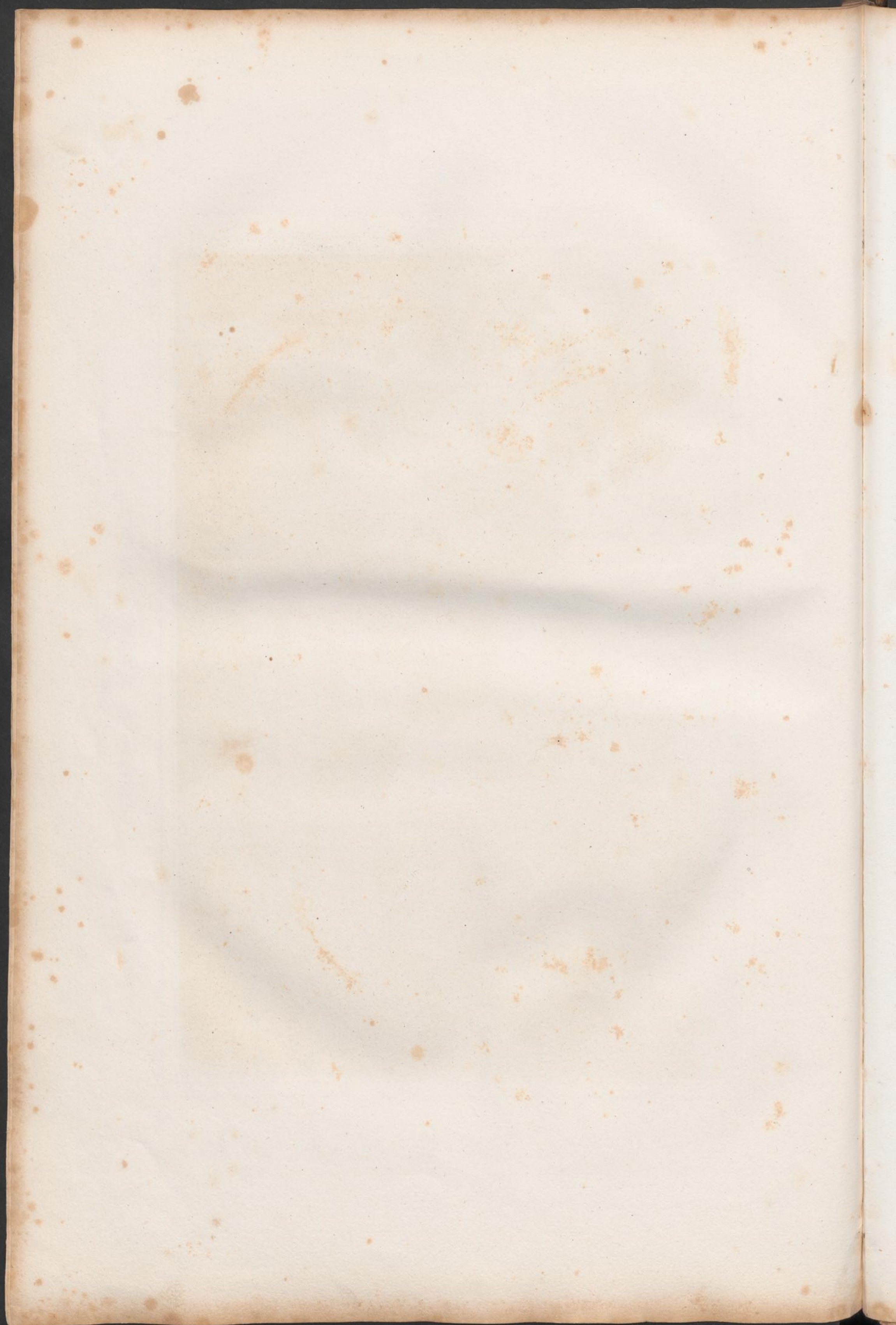
(1) L'ensemble de la place de Sarnen offre un joli tableau. Je n'ai pas négligé de le joindre à mon recueil.



Ed. Boyer del.

ERMITAGE DE S. NICOLAS DEFLUE,
Vallee de Melchthal.

Stat. de Langhans



saisir les grands traits de sa chute supérieure; heureux si mes crayons ont pu rendre ce que cette chute a d'imposant et de pittoresque.

Les femmes de MERINGEN jouissent d'une réputation de beauté qui n'est pas usurpée : j'eus le plaisir de dessiner les traits de l'une d'elles dans son costume national (1).

Après deux heures d'une marche pénible sur les hauteurs du Brunnig; nous traversâmes un bois de sapins dont l'aspect lugubre (que les brouillards et le déclin du jour rendaient encore plus sombre) justifie on ne peut mieux le nom (2). Nous arrivâmes ensuite à un chalet, où nous nous décidâmes à passer la nuit. Dès l'aube du jour, le Wetterhorn au front neigeux, que doraient à peine les premiers rayons du soleil, nous vit à ses pieds, nous dirigeant à pas lents vers le village de GRINDELWALD. Long-temps avant d'y arriver, on découvre les deux fameux glaciers qui débouchent dans la vallée et qui ont exercé si souvent les crayons des plus habiles peintres, et la plume des romantiques écrivains.

C'est à Grindelwald que demeure cette batelière de Brienz si célèbre par sa beauté, à laquelle elle a dû, dit-on, sa fortune et sa réputation devenue européenne. Quelle qu'ait été la destinée de Lisbeth, les épigrammes que des voyageurs de mauvaise humeur ont pu lancer contre elle, ont toujours été repoussées comme d'odieuses calomnies. Devenue l'épouse d'un homme actif et vigilant, sa conduite n'a point éveillé les malins propos..... On dit même qu'elle a été victime d'une injustice provoquée par un seigneur moscovite, qui n'aurait pas reçu de la belle aubergiste l'accueil qu'il désirait en obtenir (3).

Au reste, j'ai voulu voir, et j'ai vu cette beauté qui a fait tourner tant de têtes, et dont le burin de M. Desnoyers a reproduit les traits. Hélas! le temps, qui ne respecte rien, a déjà bien outragé l'un des plus rares ouvrages de la nature; et bientôt les charmes de cette déesse de l'Helvétie n'existeront que dans le souvenir des voyageurs qui compteront leur âge par une douzaine de lustres.

Nous avons visité les deux glaciers du Grindelwald; nous nous sommes entraînés sur la mer de glace; nous avons pénétré jusqu'à la bouche qui

(1) La fille du maître de poste, aussi belle que bonne. J'ai fait, depuis mon retour en France, un recueil de costumes suisses, que l'on trouve chez Engelmann.

(2) On l'appelle le *Bois-Noir*.

(3) Le gouverneur de Berne avait, en effet, sur la plainte d'un Russe, fait fermer pour deux années l'auberge de Lisbeth. On varie sur les motifs de cette mesure de rigueur.

forme le petit glacier. C'est là, dit-on, que, dans une large crevasse, disparut un berger de ce canton. Dans cette chute épouvantable, il ne perdit point la tête, et parvint, après des efforts inouïs, à une ouverture formée dans les profondeurs des glaces, et qui lui laissa un libre passage jusqu'aux eaux du torrent. En 1821, un jeune homme fut moins heureux que ce pâtre; son imprudente curiosité l'entraîna dans un des abîmes de la mer de glace; il y fut enseveli. Les prompts secours de son guide, et ceux des habitans du voisinage, furent inutiles. Son corps, meurtri, défiguré, fut retiré du gouffre. L'or dont ses poches étaient remplies justifia l'infortuné guide, que d'abord on avait soupçonné d'un crime horrible.

Deux chemins conduisent de Grindelwald à LAUTERBRUNEN. Le plus facile est bordé par la Lutschine. Celui qui présente le plus de difficultés, mais qui est aussi le plus pittoresque, est tracé sur la Scheideck. Nous prîmes celui-ci, attendu que tout ce qui peut être aventureux plaît aux imaginations des voyageurs de notre espèce. C'est là que la nature étale toutes ses gigantesques formes, toutes ses beautés les plus sauvages, les plus bizarres, les plus sublimes. La superbe Jungfrau, dans toute sa splendeur, se dessine aux regards. On embrasse ses vastes flancs de glace sillonnés, déchirés par les eaux; on compte ses cimes dentelées, couronnées d'une neige éblouissante; mais combien le spectacle de ce mont colossal devient plus merveilleux encore quand les rayons incertains de l'astre des nuits ne l'éclairent que d'un jour mystérieux! On se croit transporté dans un monde idéal, au milieu de ces êtres fantastiques créés par l'imagination du barde écossais! Il est impossible de ne pas se laisser entraîner à mille idées confuses, à mille rêves doux et tristes à-la-fois, d'où l'on ne sort qu'avec une sorte de douleur et d'espérance.

La pluie, la neige qui tombait à gros flocons, nous obligèrent de chercher un abri dans le chalet qui se trouve au col de la Scheideck; mais laissant au point du jour les régions où l'hiver tient son éternel empire, nous descendîmes dans la vallée de Lauterbrunnen, en suspendant vingt fois notre course pour admirer les singulières beautés que présentent, dans cette saison, la chaîne des Alpes et leurs décorations diverses.

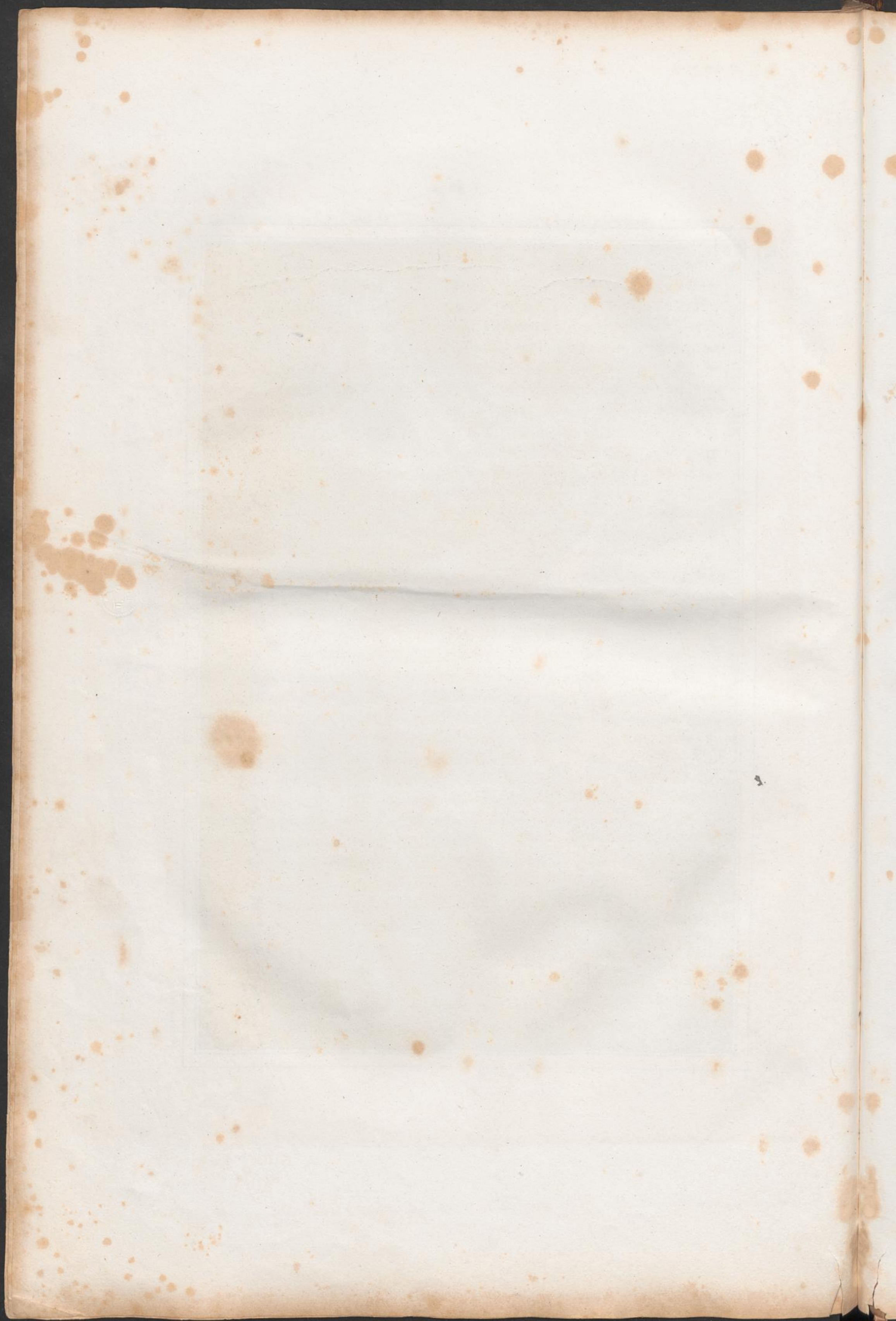
Le Staubach révèle de loin sa présence aux voyageurs par le bruit de sa chute. On dirait une musique grave et sonore qui vient s'unir aux bêlemens plaintifs des troupeaux, aux chants monotones des bergers qui, à cette époque de l'année, abandonnent les cimes neigeuses des Alpes pour regagner la bergerie. Le moment du départ des bergers et de leurs troupeaux est une espèce de fête. Les plus doux soins, les marques de l'affection la plus tendre, attendent le pâtre au foyer domestique. La joie renaît dans la



Ed. Rouget del

Lith de Langlois

LE LAC DE LUNGERN ,
Vallee de Sarnon.



chaumière long-temps solitaire, et l'on se prépare au retour de la belle saison par des travaux utiles et paisibles.

Les eaux du Staubach, dans leur chute pittoresque, se dessinent en gerbes, en écharpes brillantes qui prennent les couleurs de l'iris. Le vent se joue à son gré de ces banderoles transparentes; ces eaux, durcies par le froid en hiver, offrent aux yeux surpris des stalactites d'une forme bizarre: enfin, dans toutes les saisons le Staubach est une des merveilles de la Suisse que tous les curieux veulent avoir vue. Le maître de l'unique auberge qu'il y ait à Lauterbrunen devrait, si la reconnaissance entraînait dans le cœur d'un aubergiste, élever un autel au dieu qui, du haut du Pletsberg, épanche de son urne ses eaux tumultueuses et rapides dans la vallée: le Staubach est certes la déité protectrice de ce digne Helvétien.

La vallée de Lauterbrunen est profondément encaissée entre d'énormes parois de rochers arides d'une prodigieuse hauteur. Elle se termine au pied des glaciers qui descendent du Tschingel et de la Jungfrau. Les cascades écumeuses y sont communes; mais aucune d'elles ne peut soutenir la comparaison avec le Staubach. L'épais rideau dont une pluie continue couvrait la vallée, ne me permit pas d'en dessiner un seul point de vue. Aussi m'en éloignai-je bien vite pour me rendre à UNTERSEEN, où je ne fus pas plus heureux. La pluie nous y poursuivit avec une constance désespérante. Cependant les vieux noyers, si célèbres dans ce canton, nous préservèrent pendant quelques instans de ses atteintes; nous pûmes admirer la beauté de leur feuillage et la vigueur de leurs antiques rameaux.

A une demi-lieue d'Unterseen, on trouve, au bord du lac de Thun, un entrepôt connu sous le nom de la *Maison-Neuve*, véritable auberge de village, où le coche d'eau vint nous éveiller et nous prendre à trois heures du matin pour nous conduire à THUN. Le vent, la pluie, l'oscillation pénible de notre embarcation, l'épaisseur des ténèbres, donnaient à cette traversée une teinte si triste, que malgré moi je m'abandonnai aux idées les plus fâcheuses: dans l'espoir d'y faire trêve, j'allai m'étendre sur un lit de paille dans le voisinage de deux voyageuses dont le ronflement retentissant ne permit pas au sommeil d'arriver jusqu'à moi.

Ce serait certes ici le cas de décrire une tempête avec toutes ses circonstances; de faire agir de compagnie contre notre pauvre coche, et tous les dieux de l'ancien paganisme, et tous les êtres fantastiques créés par le génie du romantisme; mais on pourrait m'accuser d'avoir pris mon chapitre tout fait dans quelque roman en vogue. Pour ne pas encourir le soupçon de plagiat, je me bornerai donc à dire que notre lourde barque fut sur le point d'être engloutie vingt fois dans les eaux agitées du lac, et qu'après avoir péniblement lutté contre tous les obstacles d'un gros temps, nous atteignîmes le rivage, ins-

truits par notre expérience des dangers très réels que présente en cette saison la navigation des lacs de la Suisse.

De Thun un rapide char-à-banc nous conduisit à la vallée de SIMMENTHAL. L'entrée en est étroite et pittoresque; elle s'étend entre la chaîne du Niesen et du Stockhorn, sur une longueur de près de treize lieues; elle se termine aux monts qui séparent le Valais du canton de Berne. Contrée fertile et surtout riche de ses gras pâturages, elle est habitée par une population nombreuse, active, et qui possède plus de richesses qu'aucune autre peuplade de la Suisse. La race des bêtes à cornes de cette vallée, ainsi que celles de Gessenai et de Gruyères, passe pour la plus grande et la plus belle de ces cantons.

Une route neuve pratiquée à grands frais sur le bord escarpé d'un torrent, mène au village de Gessenai, où nous couchâmes. Deux têtes de cerf, couronnées d'un bois immense, formaient la décoration la plus remarquable de notre chambre à coucher; elles étaient un monument de la victoire de notre hôte.

A peu de distance de Gessenai, notre guide nous fit remarquer les ruines d'une maison qu'une avalanche de neige avait emportée avec elle à plus de mille pas du lieu où elle était assise. Un arbre l'avait arrêtée sur le bord du précipice, et quatre personnes vivantes étaient miraculeusement sorties de cette prison, après y avoir été roulées si dangereusement.

Les ruines d'un château féodal, le village de ROUGEMONT, dont je dessinai à la hâte une vue, et celui de CHATEAU-D'OEX, ne nous arrêtrèrent que peu de temps. Nous remarquâmes dans un chantier de bois une manière ingénieuse et peu dispendieuse de faire arriver sur un point assez éloigné les plus gros madriers. Une rigole assez large, formée par des troncs d'arbres, suit une pente rapide; on y précipite les madriers: ils arrivent au bas de la pente avec une extrême rapidité, et le sifflement produit par leur course est égal au bruit du boulet lancé par la poudre enflammée. Ces bois, jetés ensuite dans la Sarine, arrivent ainsi jusqu'à Fribourg.

Évitant les routes les plus fréquentées pour suivre celles qui nous présentaient les aspects les plus romantiques, nous nous dirigeâmes vers le canton de FRIBOURG par le passage de la Dent de Jaman.

Arrivé dans le petit village de MONTBOVON, je dessinai la pose, les traits et le costume d'une jeune fille qui s'offrit à mes yeux, puisant de l'eau à une fontaine voisine.

A partir du village de Montbovon, la côte de la Dent de Jaman devient plus rapide. Parvenus au col de la montagne, nous en trouvâmes les hauteurs couvertes de neige, et nous y éprouvâmes un froid très vif. L'air était pur, le ciel brillant et radieux; de temps à autre le vent poussait devant lui de

*L'Anglet del**Scalvini del*

CHÛTE SUPÉRIEURE DU REICHEMBACH .



gros nuages qui embrassaient les vastes contours de la montagne, et semblaient ensuite descendre sur la vallée que nous découvrions au-dessous de nous. Dans cette région éthérée, il s'échappait des nuages un brouillard dont nos vêtemens étaient mouillés. Le bruissement des feuilles que la nue rencontrait dans son passage, ressemblait au bruit que fait la grêle en tombant sur le pavé. Parfois, et soudain, un voile impénétrable, à une distance très rapprochée, enveloppait tous les objets; ensuite il se dissipait et nous laissait admirer le plus vaste tableau que puisse embrasser la vue de l'homme : c'était la chaîne entière des Alpes, avec leurs cimes chargées de frimas et leurs flancs ornés d'une belle végétation, se développant au-delà du Rhône jusqu'au Mont-Blanc.

Mais déjà, laissant derrière nous les hauteurs de la Dent de Jaman, nous descendions les riants coteaux de Montreux, lorsqu'un de ces spectacles qui causent toujours une émotion nouvelle, vint enchanter nos regards : là, au-dessous de nous, était le charmant vallon où s'élève CHARNAY; ici, et sur un plan plus éloigné, le village de MONTREUX; à gauche, l'antique château de Chillon, qui semblait s'élever du sein des eaux; au-delà l'immense prairie où débouche le Rhône, qui va se jeter ensuite dans le Léman : au milieu de bosquets ornés encore de l'éclatante verdure du printemps, se montraient les humbles toits du village de VILLENEUVE, et presque en face, la chaîne aride des monts de la Savoie, s'élevant en amphithéâtre, et dominée par le Mont-Blanc : on pouvait même, avec une attention soutenue, tant le ciel était pur et l'horizon tranquille, reconnaître dans l'éloignement MEILLERIE et sa roche romantique se mirant dans les eaux profondes et transparentes du lac de Genève. Les rayons du soleil, au déclin de sa course, donnaient à ces différens objets mille nuances diverses : les oppositions les plus piquantes se présentaient de toutes parts; les merveilles de la lumière, les graves effets de l'ombre, prêtaient à ce grand tableau une pompe toute magique. En extase devant cet admirable point de vue, j'éprouvai des sensations aussi vives, aussi profondes, qu'à mon entrée en Suisse : tout me parut nouveau dans cette sublime décoration!

Le soleil n'éclairait plus les cieux quand nous quittâmes ce lieu de prestiges. Nous nous acheminâmes à pas rapides vers CLARENS, dont nous étions encore éloignés de trois lieues. Ses bosquets, immortalisés par les pages brillantes des lettres de l'amant de Julie, étaient silencieux et couverts des ombres de la nuit quand nous y arrivâmes. Nous couchâmes à Clarens.

Le lendemain dès l'aube du jour, et guidé par les instructions de mon hôte, je parcourus la campagne pour voir, pour reconnaître tous ces beaux lieux décrits si poétiquement par Saint-Preux. Hélas! le bosquet où l'amour,

dans son ivresse, soupira si doucement son premier triomphe, n'existe plus! La mort et le deuil habitent son enceinte : c'est un cimetière!

Au milieu d'un verger riant, on me montra un pavillon modeste abrité par les longs rameaux d'arbres à fruits aussi vieux que le temps : les noms de Saint-Preux et de Julie lui prêtent un charme mystérieux qui se conçoit et ne s'explique pas. Un Anglais a, dit-on, acheté à prix d'or cette retraite de l'amour, d'où la vue s'étend sans obstacle sur le Léman et sur tous les délicieux coteaux de cette rive.

Tout ce que dit Rousseau de la beauté des bords du lac, entre LAUSANNE et Villeneuve, n'a rien que de vrai; la nature a épuisé ses trésors dans ce coin du monde; l'air, les fleurs, l'herbe, tout y est pur, brillant, gracieux; tout s'y offre en abondance aux désirs de l'homme; c'est une véritable vallée de Tempé. Avec un médiocre revenu, on peut dans ce canton vivre en grand seigneur. Le vin, recueilli sur la côte Lavaud, est justement renommé. Le lac abonde en excellens poissons, et ses truites sont dignes de figurer sur la table des Lucullus modernes. En parcourant VEVAY et ses environs, je me convainquis qu'à peu de frais on pouvait dans ces lieux exister honorablement, et se donner même un équipage. Dans mes châteaux en Espagne, je me suis vu souvent et je me vois encore implanté sur les bords du lac, et y passant doucement mes jours entre les arts et l'amitié! Doux rêves de mes pensées, vous réaliserez-vous?

Le gouvernement de ce pays est tolérant, affectueux et ami du peuple: un patriotisme bien entendu, une liberté qui n'est pas la licence, lient tous les intérêts, lient tous les citoyens qui se plaisent à conserver le souvenir des liens qui les attachèrent à la France dans les jours où ses victoires la rendaient la terreur du monde, dont elle a conquis depuis l'estime et l'admiration. Le nom du grand capitaine dont les hauts faits ont étonné l'Europe, dont la mort douloureuse a expié la gloire, n'est point encore dans ces lieux voué par la flatterie ingrate à l'opprobre ou au ridicule; il s'y prononce avec ce calme impartial, ce respect que l'on doit aux morts illustres, aux génies extraordinaires.

Je me suis enfoncé dans les noires profondeurs du château de Chillon, où, martyr de son patriotisme, Bonnivard subit (1) une horrible captivité; victime d'une lâche trahison, il fut livré à son plus cruel ennemi (2). *Sept piliers de forme gothique supportent les voûtes obscures*

(1) De 1530 à 1536.

(2) Au duc de Savoie.



L. Binyon del.

ROUEMONT,
Vallée de la Rossinière.

Lith. de Langlois.



du château de Chillon ; à travers une crevasse des murs du souterrain , un rayon , qui semble s'être égaré dans sa route , répand une lumière triste sur sept colonnes noires et massives , et tombe sur le pavé , comme ces météores que l'on voit voltiger sur les eaux des marécages. Il est un anneau dans chaque pilier , et à chaque anneau est attachée une chaîne dont le fer rongeur laisse son empreinte ineffaçable sur les membres. Cette description , que j'emprunte au plus beau génie de l'Angleterre moderne (1), peint à grands traits l'horreur de ces sombres demeures. La main de Byron a gravé sur la pierre brunie de l'un des piliers , des vers où s'exprime avec son éloquence sublime la générosité de son âme. En contemplant ce séjour de douleur , on redit , avec l'ami des Grecs et le poète d'Albion : « Génie éternel des âmes que rien ne peut rendre esclaves ; liberté ! ton éclat est plus brillant dans les cachots , car tu y fais ta demeure du cœur que ton seul amour enchaîne ; et lorsque tes enfans sont chargés de fers et plongés dans l'humide obscurité d'un souterrain , leur martyre fait triompher leur patrie ; tous les vents prêtent leurs ailes à la renommée de la liberté (2). »

La situation de Vevay est véritablement unique. La nature n'y a rien épargné de ses aspects les plus sublimes et les plus doux ; les villages qui se groupent sur les montagnes voisines , les prairies , les vignes , les riches coteaux , tout fait de ces lieux un nouvel Eden. Eh ! qui le croirait pourtant ? les étrangers , qui naguère venaient en foule étudier en ces lieux aussi bien qu'à Lausanne , la langue , les arts , les usages d'une société choisie , n'y viennent maintenant qu'en petit nombre , malgré la douce température du climat et la fertilité du sol.

De Vevay je me rendis à Lausanne , où je ne restai que le temps nécessaire à visiter ses principaux édifices : la Bibliothèque , la Monnaie , l'Hôpital , l'École de charité , et quelques autres établissemens utiles , méritent d'attirer les regards des voyageurs. L'architecture de l'église cathédrale est d'un gothique assez beau. Les noms de Théodore de Bèze , Conrad , Gessner , Pierre de Crousan , Louis de Bochat , ont rendu son académie célèbre. Le docteur Tissot , que les belles dames de la cour de Louis XV se plaisaient à consulter , a fait sa demeure à Lausanne.

(1) Lord Byron.

(2) La Société des Amis des arts , de Genève , a proposé un prix pour le meilleur tableau de Chillon. Quand je visitai ce château , qu'occupe actuellement un poste de douaniers , une jeune dame en peignait l'intérieur. Je présume que depuis que ces notes sont écrites (en 1823), le prix aura été décerné.

Un bateau à vapeur qui , trois fois par semaine , part de Lausanne pour GENÈVE , transporta notre caravane dans cette dernière ville. Notre voyage fut charmant ; le plus beau temps du monde le favorisait. Tout avait autour de nous un air de fête : les paysages les plus ravissans se déroulaient sous nos yeux ; la campagne était riante de fraîcheur et de fertilité.

Ceux qui voudront connaître tout ce que Genève renferme de remarquable , ses monumens , ses cabinets , ses écoles , les mœurs de ses habitans , pourront lire à loisir les notes très détaillées du savant M. Ebel , ou celles de tout autre voyageur aussi consciencieux que lui ; mais ils ne doivent s'attendre à rien trouver de tel dans mes légères esquisses ; toutefois , je dois dire qu'en me trouvant à Genève , je me suis cru au milieu d'une fourmilière mise en mouvement par le pied d'un jardinier impoli ; et , je l'avoue , au milieu de cette population qui se presse , qui s'agite , se coudoye en tous sens , j'ai éprouvé ce que souvent on éprouve dans les quartiers marchands de Paris , l'impossibilité d'asseoir mes pensées et d'en coudre deux ensemble.

Les inventions anglaises sont , au moins à Genève , autant à la mode qu'en France ; tout ce qui y est anglais , y est admiré au superlatif. Il est vrai de dire qu'un grand nombre d'enfans de la Tamise , vivant en ce moment à Genève , y sont les admirateurs de leurs propres œuvres ; et comme ils ont apporté beaucoup d'argent avec eux dans cette ville , qu'ils y en répandent beaucoup , leur opinion trouve peu de contradicteurs.

Dans le voisinage de Genève est un lieu devenu célèbre par le séjour qu'y a fait un génie universel. MONTREPOS , où vécut Voltaire , et qu'il nommait , je crois , *les Délices* , s'élève sur un escarpement au confluent du Rhône et de l'Avre. Le farouche insulaire qui maintenant habite la demeure où le favori des Muses écrivit peut-être un chant de *la Henriade* ou un acte de *Mahomet* , en défend impérieusement l'entrée à l'étranger qu'appelle en ce lieu le souvenir d'un grand homme. Je ne sais si l'humeur que me donna cette ridicule consigne anglaise , ne contribua pas à fausser dans cette journée ma façon de voir ; ce qui suit pourra le faire croire. Pour me consoler de mon désappointement , je pris aussitôt la route de FERNEY ; mais là , un désappointement nouveau m'attendait. L'architecture du château me parut en tout mesquine et de mauvais goût ; l'emplacement mal choisi , sous le rapport du point de vue ; c'est une vaste prairie d'un aspect aussi monotone que le sont les montagnes du Jura , au pied desquelles elle s'étend. Tout ce que Voltaire a dit de ces lieux , en prose harmonieuse ou en beaux vers , est d'une exagération qui serait ridicule , s'il n'était pas permis à un riche propriétaire de se tromper ; mais il est reçu que tout seigneur trouve son fief le plus beau d'entre tous les fiefs : ainsi il faut donc passer au poète une petite faiblesse si commune.

C'est dans ce séjour, où l'avaient relégué la sotte vanité blessée de quelques grands, l'hypocrite haine de quelques faux dévots, l'intrigue des amis de l'obscurantisme, qu'il reçut les hommages de tout ce que l'Europe civilisée avait de plus distingué. J'avais hâte de visiter les appartemens de cette retraite célèbre, et surtout la chambre à coucher dont on m'avait vanté la décoration jusqu'à l'hyperbole. Combien il me fallut décompter encore ! Un misérable bois de lit qu'entourent quelques lambeaux d'étoffe de soie ; des gravures médiocres, un mauvais tableau, véritable enseigne à bière, où Voltaire, au milieu d'une auréole, voit autour de lui ses ennemis terrassés (1) ; puis un cénotaphe de terre cuite, chétif monument d'une vaine douleur : tout cela me parut sans convenance aucune, de mauvais goût et ridicule à l'excès. Tout le reste du château m'a semblé de ce grandiose : il n'y a pas jusqu'à l'église qui ne soit au-dessous de l'homme immortel, et ne donne de son goût en architecture une pauvre idée. Le tombeau pyramidal qu'il se destinait, dit-on, n'est pas plus à l'abri de la critique ; peut-être aussi toutes ces choses paraîtraient-elles moins petites, si le grand nom de Voltaire ne s'y rattachait pas. Ces monumens ne sont pas assez grands pour l'idole. Un vieux cicérone qui se vante d'avoir connu le patriarche de Ferney, nous montra le bonnet de velours noir brodé en bosses d'or, et la perruque que l'on dit lui avoir appartenu. Il faut être crédule quelquefois pour jouir véritablement : je l'ai été dans cette occasion, et je n'ai point voulu contester l'authenticité de ces deux reliques précieuses !

La lecture de quelques chapitres du *Dictionnaire philosophique*, de quelques pages du *Siècle de Louis XIV*, des beaux vers de *la Henriade*, des rimes légères d'un poème un peu profane, m'ont rendu pour Voltaire ma vieille admiration, qu'avait singulièrement ébranlée la vue de son château. Je m'en voulais de ne point emporter de ces lieux les vives émotions auxquelles j'avais cédé à l'aspect des habitations simples et modestes du philosophe genevois. Si dans ce moment il m'eût été permis de prononcer entre Voltaire et lui, j'aurais mis sur un seul front la couronne, et Voltaire ne l'aurait pas eue.

Mais j'ai atteint le but de ma course ; le temps marqué pour mon retour est arrivé. En vain la Suisse et ses beautés toujours nouvelles parlent à

(1) M^{me}. de Genlis parle convenablement de cette bizarre composition, dans la compilation qu'elle vient de publier sous le titre de *Mémoires*.

mon imagination, je dompte mes désirs, je fais taire mes regrets; je m'éloigne, je reviens prendre ma chaîne, tandis que....

Seul debout, contemplant l'Europe assujettie,
Le descendant de Tell, aux monts de l'Helvétie,
Fidèle à ses vertus, à sa mâle fierté,
Respire près des cieux l'air de la liberté !
La liberté ! c'est là qu'auprès d'un peuple austère
S'arrête encor son vol prêt à quitter la terre (1).

(1) PICHARD, auteur de la tragédie de *Léonidas*.



Freson de Chillon

